Document generated on 07/12/2025 4:54 a.m.

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

De l’inconvénient d’être mère

Marilyse Hamelin, *Maternité, la face cachée du sexisme*, Montréal, Leméac Éditeur, Collection Présent, 2017, 184 pages

Karine Castonguay

Volume 12, Number 2, Spring 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/87852ac

See table of contents

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)
1929-5561 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Castonguay, K. (2018). Review of [De l’inconvénient d’être mère / Marilyse Hamelin, *Maternité, la face cachée du sexisme*, Montréal, Leméac Éditeur, Collection Présent, 2017, 184 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *12*(2), 13–14.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DE L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE MÈRE

Karine Castonguay
Enseignante en littérature, Collège de Rosemont

Marilyse Hamelin
Maternité, la face cachée du sexisme
Montréal, Leméac Éditeur, Collection Présent, 2017, 184 pages

La maternité se la coule douce ces dernières années... plus dans l'idéal qu'a créé la société actuelle et que l'on expose sur les Facebook et Instagram de ce monde que dans la réalité des chaumières. Journaliste indépendante et féministe engagée, Marilyse Hamelin confronte justement cet idéal à la réalité dans son essai *Maternité, la face cachée du sexisme. Plaidoyer pour l'égalité parentale*. De nombreuses statistiques soutiennent ses idées, concrètes et précises, et elle a interrogé différents acteurs sociaux (autant de femmes que d'hommes) ayant sérieusement réfléchi à la parentalité actuelle.

Hamelin souhaite dénoncer la discrimination pesant sur les femmes qui désirent devenir mères ou qui le deviennent : « Discrimination systémique, pauvreté et précarité professionnelle, voilà le visage sombre de la maternité », affirme-t-elle dans son introduction.

Ce sexisme s'installe dans la maternité et s'y renforce, ce qui, entre autres conséquences fâcheuses, perpétue l'inégalité des sexes. Pourquoi ? Parce que, comme le fait remarquer Hamelin, on ne considère pas, par rapport à la parentalité, les hommes de la même manière que les femmes, lesquelles seraient plus aptes à jouer ce rôle de parent : « Tant que la parentalité sera considérée comme une responsabilité *naturellement* féminine, il n'y aura pas de vraie égalité des chances pour les femmes, toutes les femmes, au travail comme à la maison » (p. 11). Somme toute, dans son essai, Marilyse Hamelin expose l'inconvénient d'être mère.

Les mères du Québec : paradoxalement privilégiées

Comme l'essayiste le signale dès le titre de son premier chapitre, le marché du travail constitue « le règne de la discrimination » pour les femmes. Cela prouve que, même en 2018, le sexisme demeure actif. L'auteure souligne ainsi un paradoxe : alors qu'on encourage les femmes « pour qu'elles enfantent toujours davantage » (p. 34), on ne leur facilite pas la tâche ni à la maison ni au travail.

Il existe bel et bien la Charte des droits et libertés de la personne qui, en principe, protège les mères au travail. Par contre, ce beau principe n'a pas empêché l'auteure d'être en mesure d'amasser plusieurs témoignages de femmes s'étant senties « tassées, punies, mises de côté » (p. 27) dans leur milieu de travail soit pendant leur grossesse, soit lors de leur retour du congé de maternité.

Il est vrai que le Québec se distingue en Amérique du Nord par son régime d'assurance parentale (RQAP), dont l'auteure reconnaît l'envergure et le progressisme ; cela ne veut pas dire, avertit-elle, qu'« il faille dormir sur nos lauriers et vénérer le *statu quo* » (p. 35). Si les hommes s'impliquent beaucoup plus auprès des enfants et dans les tâches domestiques qu'avant, ce sont tout de même encore les femmes qui subissent le plus de pression en ce sens. « Dans les faits, il s'agit seulement d'une détestable reproduction du sexisme ordinaire, qui, tel un virus increvable, s'adapte et se perpétue » (p. 37), croit Marilyse Hamelin.

Force est d'admettre que si la condition féminine s'est vue améliorée grâce à l'accès des femmes au marché du travail, la condition maternelle, elle, s'est dégradée, peut-être parce que les changements vécus à l'extérieur à la maison n'ont pas trouvé leur équivalent en son intérieur.

Les stéréotypes ont la couenne dure ! Pourquoi la mère est-elle encore le parent « par défaut » ? demande l'auteure dans le titre de son deuxième chapitre. Si l'on apprécie l'intégration des femmes sur le marché du travail depuis les cinquante dernières années, ce sont pourtant elles qui « accomplissent encore en moyenne 70 % des tâches domestiques et des soins aux enfants », selon le Conseil du statut de la femme et qui incarnent « le premier répondant familial » (p. 46). Force est d'admettre que si la condition féminine s'est vue améliorée grâce à l'accès des femmes au marché du travail, la condition maternelle, elle, s'est dégradée, peut-être parce que les changements vécus à l'extérieur à la maison n'ont pas trouvé leur équivalent en son intérieur.

Et les pères dans tout ça ?

Selon Marianne Prairie, jeune mère interrogée par Hamelin dans le cadre de son enquête, l'arrivée des enfants fait ressurgir, même chez les hommes les plus égalitaires (car ils demeurent conditionnés par leur éducation), des comportements plus traditionalistes. Aux mythes de la mère « naturelle » et de la mère « à tout faire » (p. 57), s'ajoutent celui de l'égalité des sexes atteinte et celui de son supposé libre « choix » (p. 62) (choix professionnels qu'elles font pour le bien-être de leurs enfants, comme si leur bonheur les concernait davantage que les pères). En réalité, tous ces mythes ne font qu'augmenter la tâche des mères et alourdir leur charge mentale : elles se sentent coupables de ne pas être la mère, la travailleuse, la conjointe, l'amante, la citoyenne parfaite.

Les pères partagent-ils les mêmes angoisses de performance que les mères ? Il semblerait que oui, mais seulement ou davantage par rapport à leur travail. Il s'agit là d'un « deux poids, deux mesures persistant » (p. 84), constate l'auteure : on critique les mères occupant un emploi qui ont des enfants et on en fait autant avec les pères qui souhaitent assumer pleinement leur rôle parental. En effet, la société encourage une plus grande implication des pères, « mais pas trop quand même » (p. 108). Pas de là à ce qu'ils deviennent le parent principal ni même le parent répondant.

Cachez ces enfants !

Pour l'auteure, le changement, faisant trop peur aux employeurs, doit venir de l'État. En prenant l'exemple de la Scandinavie, elle décrète que le partage obligatoire du congé parental, plutôt que d'être perçu comme une mesure radicale, devrait, selon elle, être

Voir La maternité...
à la page 14

La maternité...

suite de la page 13

perçu comme une intrusion positive et progressiste. Ainsi, cela éviterait un traitement différent entre les hommes et les femmes sur le marché du travail en fonction des stéréotypes liés à leur rôle de père ou de mère. Ce traitement équitable se verrait renforcé également à condition que les pères s'absentent aussi longtemps que les mères – ou qu'ils coupent leurs heures de travail de la même manière – après la naissance de leurs enfants, et ce, durant tout le temps qu'ils les ont à leur charge. Bref, qu'ils sacrifient, au même titre que les mères, une partie de leur vie professionnelle à leur vie familiale.

Évidemment, ces mesures risquent de créer deux catégories d'employés : ceux *avec* et ceux *sans* enfants, privilégiant ainsi les seconds au détriment des premiers aux yeux des employeurs, mais, au moins, l'inconvénient d'être parent ne reviendrait plus seulement à la mère.

Une question de génération ?

Les rôles ont-ils vraiment changé avec l'avènement de la génération Y sur la scène parentale ? Ses membres sont réputés, le reconnaît l'auteure, pour encourager des valeurs d'égalité, de respect de soi et d'équilibre entre les vies professionnelle et familiale. Malgré tout, ils doivent faire face à une dure résistance aux changements. D'ailleurs, les hommes de la génération Y constatent de plus en plus que le modèle traditionnel les enferme, eux aussi, dans des stéréotypes dont ils veulent se défaire.

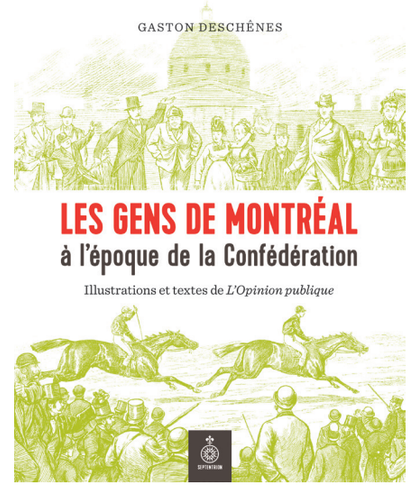
Si les changements n'ont pas entièrement eu lieu avec la parentalité de la génération Y, c'est avec elle que les changements devront surgir.

*

En concluant, Marilyse Hamelin ne dresse pas, malgré l'indéniable progrès qu'elle reconnaît depuis quelques décennies, un portrait idyllique de la maternité au Québec. Pourtant, elle exprime une sincère et profonde empathie pour les mères québécoises. Aux injonctions imposées à ces femmes d'une « maternité parfaite » (p. 157) – elles doivent allaiter, et le plus longtemps possible, perdre leur poids de grossesse rapidement, préparer des petits plats santé et ne pas envoyer leur progéniture à la garderie trop tôt ni trop souvent – injonctions qui alourdissent leur stress et leur culpabilité, tout en les menant droit à l'épuisement, elle impose ses propres injonctions, mais en visant, cette fois, la société et l'État québécois. Elle enjoint tout ce beau monde à refuser le *statu quo*, en triomphant des résistances au changement et en brisant « les stéréotypes puissants et persistants » (p. 159) découlant d'un modèle qui n'a plus intérêt à être maintenu, et ce, autant pour les femmes que pour les hommes.

Pour finir, il ne s'agit pas d'un livre noir sur la maternité ; au contraire, l'auteure souhaite provoquer une réelle volonté de changement et, par conséquent, la mise en place d'actions politiques véritables pour l'atteinte d'une égalité des sexes et d'un équilibre entre la vie professionnelle et la vie de famille qui pourra être bénéfique et aux mères et aux pères de la génération actuelle. Et, pourquoi pas, pour les enfants de celles à venir. ❖

Gaston Deschênes
Les gens de Montréal à l'époque de la Confédération. Illustrations et textes de L'Opinion publique
Québec, Septentrion, 2017, 152 pages



L'ouvrage offre un « portrait » de la société montréalaise à partir d'une sélection d'articles et d'illustrations tirés du célèbre hebdomadaire *L'Opinion publique*, publié de 1870 à 1883. Il se présente comme un agréable album, qui nous laisse cependant sur notre faim. Dans sa brève présentation, Gaston Deschênes avertit que le fruit de son travail « n'a aucune prétention scientifique ». En fait, on apprend dans la préface signée Jean-Charles Déziel que l'auteur a sélectionné, à même sa collection personnelle du journal illustré, des gravures qui portent sur Montréal. Deschênes a choisi les illustrations « où l'on voit du monde » dans une variété de circonstances, qu'il a organisées en suivant les douze mois de l'année. Les textes et les illustrations, réunis en une cinquantaine de rubriques, abordent différents aspects de la vie montréalaise qui vont de la vie quotidienne aux vacances, en passant par les loisirs mondains, les célébrations à l'occasion de diverses fêtes, les évènements politiques (dont des élections, la fête du Dominion, quelques grèves), les modes de transports, etc. L'auteur explique aussi que tous les textes proviennent de la revue, à l'exception de très courts passages, en italiques, où il juge nécessaire d'apporter des précisions. La seule exception consiste en un paragraphe complet sur l'enterrement de Joseph Guibord, membre de l'Institut canadien, à qui monseigneur Bourget refuse l'inhumation au cimetière catholique de la Côte-des-Neiges. Pourquoi autant de détails sur cet évènement et pas sur d'autres ?

Si le 375e anniversaire de Montréal et le 150e de la Confédération canadienne ont constitué l'occasion toute trouvée de publier le présent recueil, force est de se demander ce qui fait son intérêt, au-delà du plaisir que procurent ses riches gravures et sa prose colorée. La question se pose d'autant plus que l'auteur (et fort probablement l'éditeur) n'a pas jugé bon de mettre en contexte ses choix par rapport au contenu d'ensemble du magazine ni d'éclairer les lecteurs au-delà des remarques qui tiennent lieu d'introduction et font le point sur le périodique lui-même plus que sur les images. Que représente le corpus retenu par rapport au contenu entier du journal illustré ? Que signifient les textes et les gravures sur Montréal ? Dans l'introduction, Deschênes précise que Desbarats, son propriétaire, rêvait « de transformer *L'Opinion publique* en "archives de la nationalité" » mais on aurait aimé en savoir davantage. Textes et gravures ont-ils été publiés à des fins d'éducation populaire considérant la mission de ce magazine accessible au grand public par son abondante illustration et son faible coût ? D'autres villes canadiennes bénéficient-elles d'une couverture aussi importante en cette époque de fondation d'un nouveau pays ? Quels autres thèmes sont abordés dans ce périodique, manifestement créé, tout comme son pendant anglophone le *Canadian Illustrated News* aussi publié par l'éditeur Georges-Édouard Desbarats, en soutien à l'avènement récent du Canada ?

Bref, qu'est-ce que cet ouvrage nous donne à voir ? Certainement pas le début de la « Belle Époque » comme le laisse entendre l'auteur, alors que les années 1870 sont plutôt caractérisées par une importante dépression économique. Il est dommage que Gaston Deschênes, un auteur expérimenté, se soit contenté d'une présentation aussi succincte. L'ajout d'un appareillage critique aurait pu bonifier la portée de ce livre.

Michèle Dagenais
Département d'histoire, Université de Montréal